

# JEAN COURNOYER



Dans  
le feu  
de  
l'action

# Table des matières

|                    |   |
|--------------------|---|
| Avant-propos ..... | 7 |
|--------------------|---|

## PREMIÈRE PARTIE

### Les origines

#### CHAPITRE 1

|   |    |
|---|----|
| <b>Mon enfance</b> .....                  | 13 |
| Mes origines (1934).....                  | 14 |
| Sorel en temps de guerre (1939-1945)..... | 16 |
| L'école .....                             | 19 |

#### CHAPITRE 2

|   |    |
|---|----|
| <b>Les années de collège</b> .....          | 21 |
| Le séminaire de Saint-Hyacinthe (1947)..... | 22 |
| Le choix de « vocation » (1954).....        | 26 |

#### CHAPITRE 3

|  |    |
|--|----|
| <b>Les années universitaires</b> ..... | 29 |
| L'Université de Montréal (1955).....   | 30 |
| Le coup de foudre .....                | 32 |
| La Marine de Sa Majesté (1956).....    | 34 |
| Le mariage (1957).....                 | 39 |

|   |    |
|---|----|
| L'association générale des étudiants de l'Université<br>de Montréal (1958)..... | 41 |
|---|----|

## DEUXIÈME PARTIE

### La carrière professionnelle initiale

#### CHAPITRE 4

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Les débuts professionnels.....</b>                      | <b>51</b> |
| Le Builders Exchange.....                                  | 52        |
| Les licences d'entrepreneurs.....                          | 55        |
| Le voyage de pêche des ferblantiers (1961).....            | 56        |
| Le fonds de pension de l'industrie de la construction. . . | 59        |

#### CHAPITRE 5

|   |           |
|---|-----------|
| <b>L'Expo 67.....</b>   | <b>63</b> |
| Le chantier de l'Exposition universelle de Montréal<br>(1964).....                    | 64        |
| La grève des travailleurs de la construction au sujet<br>du stationnement (1966)..... | 67        |
| L'ouverture de l'Expo (1967).....   | 71        |
| 21 septembre-21 octobre 1967 : grève des transports<br>en commun de Montréal.....     | 72        |

#### CHAPITRE 6

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Les secteurs public et parapublic du Québec.....</b>  | <b>75</b> |
| Le nouveau Code du travail du Québec.....  | 76        |
| La grève dans les établissements de santé (1966)....   | 77        |
| La grève dans l'enseignement (1967).....   | 78        |
| Les négociations provinciales dans l'enseignement –<br>La politique salariale du gouvernement (1967).... | 79        |
| L'histoire se répète.....  | 83        |

|  |            |
|--|------------|
| CHAPITRE 7   |            |
| <b>L'entrée en politique</b> . . . . .   | <b>85</b>  |
| Le député de Saint-Jacques (1969) . . . . .  | 86         |
| Le ministre de la Fonction publique. . . . .   | 94         |
| CHAPITRE 8   |            |
| <b>Le syndicalisme au Québec en 1970</b> . . . . .                                   | <b>97</b>  |
| Le Bill 290 (1970) . . . . .   | 98         |
| Le ministre du Travail (1970) . . . . .  | 104        |
| CHAPITRE 9   |            |
| <b>Le passage au Parti libéral</b> . . . . .   | <b>111</b> |
| La grève dans la construction et la crise d'Octobre (1970). . . . .                  | 112        |
| Un retour en politique et de nouveau ministre<br>du Travail (octobre 1970) . . . . . | 115        |
| L'élection partielle dans le comté de Chambly (1971) . . . . .                       | 124        |
| CHAPITRE 10  |            |
| <b>Le front commun des syndicats</b> . . . . .                                       | <b>131</b> |
| La politique salariale du gouvernement (1971). . . . .                               | 133        |
| 1972: l'année du Front commun . . . . .  | 137        |
| De nouveau ministre de la Fonction publique (1972) . . . . .                         | 144        |
| CHAPITRE 11  |            |
| <b>La série de conflits de 1971</b> . . . . .  | <b>153</b> |
| Hydro-Québec . . . . .   | 154        |
| La Sûreté du Québec . . . . .  | 156        |
| <i>La Presse</i> . . . . .   | 162        |
| Les pompiers de Montréal. . . . .  | 175        |

## CHAPITRE 12

|   |            |
|---|------------|
| <b>Le Bill 89: un projet de loi sur les services essentiels . . .</b> | <b>179</b> |
| Le Bill 89 . . . . .  | 180        |
| Les cols bleus de Montréal (1972) . . . . .                           | 193        |

## CHAPITRE 13

|  |            |
|--|------------|
| <b>Les événements de 1972 et 1974 hors secteur public. . .</b> | <b>197</b> |
| Le chantier de Mont-Wright (1972) . . . . .                    | 198        |
| L'Iron Ore, Sept-Îles (1972) . . . . .                         | 201        |
| Pierre Elliott Trudeau et les débardeurs (1972) . . . . .      | 202        |
| La United Aircraft (1974) . . . . .                            | 204        |

## CHAPITRE 14

|   |            |
|---|------------|
| <b>1973 et 1974: deux années charnières pour l'industrie<br/>de la construction . . . . .</b> | <b>211</b> |
| Le décret de la construction (1973) . . . . .   | 212        |
| Le Bill 9 (1974) . . . . .  | 223        |
| Le salaire minimum et la limousine (1973) . . . . .   | 228        |
| La loi antiscab (1973) . . . . .  | 233        |
| Les élections générales (1973) . . . . .  | 237        |
| L'inflation galopante et l'indexation des salaires (1974) . .                                 | 238        |
| La grève des transports en commun de Montréal (1974)  | 239        |
| Les pompiers de Montréal: week-end rouge (1974) . .   | 241        |
| La construction : loi 201 (1974) . . . . .  | 243        |

## CHAPITRE 15

|   |            |
|---|------------|
| <b>La commission Cliche . . . . .</b>   | <b>247</b> |
| La construction : Baie-James (1974) . . . . .   | 248        |
| La commission Cliche . . . . .  | 254        |
| Les recommandations de la commission Cliche . . . . .                                     | 262        |
| La mise en tutelle de quatre syndicats –<br>Les licences d'entrepreneurs (1975) . . . . . | 268        |
| Les dommages collatéraux . . . . .  | 271        |

## CHAPITRE 16

|   |            |
|---|------------|
| <b>Le ministre des Richesses naturelles (1975-1976) . . . . .</b> | <b>275</b> |
| Hydro-Québec . . . . .  | 276        |
| Les Cris de la Baie-James . . . . .                               | 279        |
| L'amiante . . . . .   | 281        |
| Le nucléaire . . . . .  | 288        |

## TROISIÈME PARTIE La vie après la politique

### CHAPITRE 17

|   |            |
|---|------------|
| <b>Le passage au journalisme . . . . .</b>              | <b>293</b> |
| Sans emploi . . . . .                                   | 294        |
| CKVL . . . . .  | 294        |
| CKAC . . . . .  | 303        |
| Les publications . . . . .                              | 308        |
| Une retraite active . . . . .                           | 309        |
| Un rappel contemporain : l'histoire se répète . . . . . | 310        |

### CHAPITRE 18

|  |            |
|--|------------|
| <b>La vie familiale . . . . .</b>            | <b>317</b> |
| Notre maison . . . . .                       | 318        |
| La maladie et le décès de Michelle . . . . . | 320        |
| Hélène Frappier . . . . .                    | 325        |
| Épilogue – le pompier . . . . .              | 326        |

### ANNEXES

|  |            |
|--|------------|
| <b>Que sont-ils devenus? . . . . .</b> | <b>327</b> |
| <br>                                   |            |
| Bibliographie . . . . .                | 335        |
| Index . . . . .                        | 339        |
| Remerciements . . . . .                | 345        |

## Avant-propos

En 2012, j'ai voulu lire ce que les grands cerveaux du Québec avaient pensé de mon action, entre 1969 et 1976, les pires années qu'ait vécues le Québec moderne. Acteur et témoin des importants événements qui ont marqué notre collectivité dans les années 1960 et 1970, je ne me souvenais pourtant pas d'avoir vécu si intensément cette époque. Dans le feu de l'action, je ne lisais pas beaucoup les journaux et j'avais négligé la lecture des éditoriaux et des analyses de chroniqueurs.

Aujourd'hui, les événements récents dans l'industrie de la construction me rappellent que l'histoire se répète, que l'homme reste l'homme et qu'il a une mémoire qui, si elle n'était pas oublieuse, lui éviterait de répéter les mêmes comportements, avec les mêmes conséquences.

Ma belle-mère, Anne-Marie Dufresne, a heureusement découpé tout ce que les journaux écrivaient sur son gendre. C'est à partir de ces coupures que je tente, en 2012, de reconstituer une partie de ma vie.

Récemment, je lisais le compte rendu du rapport du juge Lesage sur la considérable augmentation des coûts du projet de papeterie Gaspésia à Chandler par rapport aux estimations originales et j'avais l'impression de relire le rapport de la commission Cliche de 1975 sur l'industrie de la construction.

La lecture des articles de journaux, 37 ans plus tard, me fait découvrir l'ampleur de ce à quoi j'ai été mêlé, au moment où

j'étais ministre dans le gouvernement de M. Jean-Jacques Bertrand, puis dans celui de M. Robert Bourassa.

En annexe à cette autobiographie, je donne les références des différents éditoriaux écrits sur mon action. On remarquera que les éditorialistes se sont attardés aux travaux de la commission Cliche sur l'industrie de la construction en 1975.

\* \* \*

Tout a commencé pour moi dans une famille qui vivait les rebondissements de la crise déclenchée à la suite du krach boursier de 1929.

Le chômage affectait alors toute la société et ma famille n'y échappait pas. C'est donc dans une certaine misère que mon père et ma mère ont commencé leur famille dont je suis l'aîné. Ce n'est pas le courage qui manquait à mon père et à ma mère, ils partageaient leurs difficultés avec 15 millions de chômeurs; ma mère était une combattante qui savait se débrouiller dans toutes les sortes de difficultés que la vie des années 1930 jetait sur son passage.

Issue d'une famille de cultivateurs, elle avait acquis une grande facilité d'adaptation aux circonstances dramatiques de l'époque. Elle avait une confiance inébranlable en sa capacité de survie.

Elle était aimante, mais elle pouvait être dure quand il le fallait. Je me souviens que, lorsqu'elle nous regardait en fronçant les sourcils, nous savions que ce que nous faisons ou disions n'était pas correct à ses yeux. C'est nous qui arrêtons. Selon mes souvenirs, elle n'a jamais levé la main sur nous.

Elle a quitté ce monde depuis longtemps, mais je sais combien elle était fière de ce que j'avais été jusqu'à son décès.

C'est, en premier lieu, à moi-même que je raconte mon histoire. Mes enfants la liront, y découvriront comment leur père fut jugé par les scribes de son époque. Je remercie ma belle-mère de m'avoir légué ce trésor. Sans ces coupures de journaux, je ne me souviendrais à peu près pas de cette grande partie de ma vie.



Ce livre espère susciter chez ceux de ma génération le rappel de leurs propres souvenirs des événements qui ont marqué cette époque de notre histoire, et rappeler aux plus jeunes lecteurs que, dans les mêmes circonstances, les mêmes causes produisent les mêmes effets.



## CHAPITRE 1

# Mon enfance

## MES ORIGINES (1934)

Dicton: *Ce que l'on apprend au ber, on le retient jusqu'au ver.*

«L'on conserve jusqu'au tombeau les impressions  
et les habitudes de l'enfance.»

Je suis né le 16 mars 1934, de l'union de Louis-Philippe Cournoyer et Marie-Louise Bibeau, célébrée le 10 juillet 1933, à Sainte-Anne-de-Sorel, donc moins de neuf mois avant ma naissance. À cette époque, les relations avant mariage étaient très mal vues de la société catholique québécoise et les naissances survenues moins de neuf mois après le mariage étaient douteuses: ou bien l'enfant était prématuré ou bien il avait été conçu hors mariage.

Il paraît que, lorsque j'ai voulu naître, ma mère me repoussait parce que ce n'était pas le temps que je mette le nez dehors. Elle m'a toujours dit que j'étais né avant le temps, sans cheveux ni sourcils.

Par mon père, je suis un descendant de Paul Hus ou Huë, né en 1645, à Montigny (Normandie). Il est arrivé en Nouvelle-France en 1663, comme engagé du seigneur de Beauport, Robert Giffard, et a épousé Jeanne Baillargeon, dans la seigneurie de Cap-de-la-Madeleine, en 1669. Il s'établit dans la seigneurie de Saurel en 1672. En 1699, Paul Hus est devenu propriétaire du rang du Chenal-du-Moine, de l'île du Moine et de l'île des Barques, dans la seigneurie de Yamaska. Son fils, Pierre-Jean Hus, dit Corgnoigné, marié à Jeanne Vanet, est à l'origine du patronyme Cournoyer.

Par ma mère, je serais un descendant de François Bibeau, né vers 1635 à Verteuil-sur-Charente (Charente, Angoumois) ou à

Lafond (Charente-Maritime, Aunis). Celui-ci est arrivé en Nouvelle-France en 1656, s'est marié à Louise Énard à Trois-Rivières, en 1682. Il s'établit dans la seigneurie de Saint-François-du-Lac où il est décédé en 1708.

En 1934, le monde était encore sous l'effet du krach boursier de 1929. Les emplois étaient si rares à Sorel que mes parents allèrent demeurer à Montréal où Elzéar, dit Ti-Blanc Cournoyer, cousin germain de mon père et entrepreneur en construction, construisait des hangars sur les quais du port en vertu d'un programme de travail du gouvernement fédéral.

Nous demeurions dans la rue Wolfe, entre la rue Sainte-Catherine et le boulevard Dorchester (René-Lévesque). Mon frère Roméo est né à Montréal et a été baptisé dans la paroisse Saint-Pierre-Apôtre en 1936.

Je devais avoir 4 ou 5 ans lorsque mes parents retournèrent à Sorel. J'ai le vague souvenir d'un camion chargé de meubles, ramenant la famille rue Charlotte et qui s'arrête au poste de péage du pont Turcotte.

Je me souviens aussi de m'être fracturé une clavicule en descendant la glissade du marché à foin. Ma mère m'avait amené chez le ramancheur. Je ne me souviens pas d'avoir porté un plâtre. J'imagine que la fracture n'était qu'une fêlure que le temps arrangea.

Mon grand-père maternel, Joseph Bibeau, était propriétaire d'une ferme située vis-à-vis des chalets des frères Joseph et Édouard Simard sur le bord du fleuve. Ma mère leur livrait le lait. C'est ainsi qu'elle a connu Jos Simard en qui elle croyait autant qu'au frère André.

Je crois que nous étions d'une extrême pauvreté. Un jour, ma mère décida d'aller demander la charité à Jos Simard, qui vivait à Westmount, derrière l'oratoire Saint-Joseph. Nous avons pris le train à la gare de Sorel, puis les petits chars jusqu'à l'avenue Queen-Mary et l'oratoire Saint-Joseph, alors en construction. Pour mettre toutes les chances de notre côté, ma mère était

convaincue qu'il fallait d'abord toucher le tombeau du frère André. C'est à genoux que nous avons monté le grand escalier qui mène à l'Oratoire.

Après, je me souviens vaguement que ma mère a frappé à la porte d'une maison derrière l'Oratoire, qu'elle a demandé à voir M. Simard et que celui-ci lui avait remis 10 dollars. Il ne nous a pas invités à entrer.

Avant de revenir, ma mère m'avait acheté des petites statuettes de chiens sur bases aimantées, l'un blanc, l'autre noir. Ils se collaient ou se repoussaient selon leur position. Je me rappelle m'être amusé avec ces jouets sur le banc de rotin du train qui nous ramenait à Sorel.

## SOREL EN TEMPS DE GUERRE (1939-1945)

Nous déménageâmes dans la rue Élisabeth. Je me souviens des menaces d'expulsion que le propriétaire faisait à mes parents, incapables de payer le loyer à temps. Je me revois en hiver tirant un traîneau sur lequel se trouvait un bidon vide pour me rendre au magasin Généreux, au coin des rues Augusta et Élisabeth, et revenir avec le bidon rempli d'huile à chauffage. C'était tout ce qu'on pouvait se payer. Un gallon à la fois.

Je ne sais pas si nous avons été expulsés, mais nous avons déménagé au 47B de la rue Augusta. Le logement était situé au-dessus d'une mercerie pour hommes appartenant à M. Joseph Girouard. Il y avait un poêle à bois et une fournaise à l'huile pour chauffer le logement à deux étages. Il n'y avait qu'une salle de bains avec une toilette dont le réservoir était situé près du plafond. La chasse était actionnée par une chaîne. Je me souviens que le fond de la baignoire était écaillé.

En raison du vaste programme de C.D. Howe, ministre fédéral des Munitions et de l'Approvisionnement, deux industries de guerre furent établies à un endroit stratégique, près de l'embouchure de la

rivière Richelieu. Le fait que le député libéral de Richelieu-Verchères était Pierre-Joseph-Arthur (P.-J.-A.) Cardin, ministre des Travaux publics dans le cabinet de William Lyon Mackenzie King, aida sans doute cette prise de décision. En 1928, Joseph Simard avait pris le contrôle des chantiers Manseau, de la Sorel Mechanics et de la compagnie General Dredging Contractors. En 1932, il avait acquis les Fonderies Beauchemin qu'il nomma Sorel Steel & Foundries Ltd. Il était tout désigné pour obtenir les contrats de construction de bateaux. Avec ses frères, Édouard et Ludger, il fonda en 1939 Marine Industries, qui obtint le contrat de construction de corvettes pour la Marine royale du Canada, et la Sorel Industries Ltd., qui obtint des contrats pour la fourniture de canons et de munitions.

Mon père obtint un emploi à Sorel Industries. Il travaillait dans le *store*; en d'autres termes, il était magasinier. Quand il rentrait tard à la maison, c'était parce qu'il avait fait de l'extra (ma mère prononçait «extré»). En effet, après sa journée de travail, il épissait des câbles d'acier pour en faire des amarres pour les bateaux. Ma mère disait qu'il épissait du «ouère», une prononciation soreloise de l'anglais *wire* pour câble.

Ces industries de guerre situées dans la municipalité de Saint-Joseph-de-Sorel attirèrent des travailleurs de partout au Québec entre 1939 et 1945.

Vu l'afflux de travailleurs, le gouvernement fédéral fit construire des maisons de chambres, qu'on appelait *boarding houses*, près de la rivière Richelieu, mais plusieurs ouvriers prenaient chambre et pension chez des particuliers.

Pour ma mère, ce fut le Klondike. Elle décida de faire dormir la famille dans le salon et loua les chambres à des travailleurs. Elle avait parfois jusqu'à 16 pensionnaires, nourris et logés, à la fois. Le jour, les lits étaient occupés par les travailleurs du quart de nuit, et la nuit, par ceux du quart de jour. Ils payaient bien et lui remettaient leurs timbres de rationnement.

À cette époque, le sucre et le beurre étaient rationnés, mais chez nous il n'en manquait pas. Je vois encore le gros sac de sucre

de 50 livres que ma mère entreposait dans une armoire de la cuisine. C'était l'abondance. Elle gardait son argent sous le prélat, près du poêle à bois de la cuisine.

Du balcon de notre logement, on voyait souvent des soldats dont le camp était situé sur « l'aut'bord de la track », c'est-à-dire de l'autre côté de la voie ferrée. Ils venaient faire un tour en ville, dans le quadrilatère formé par les rues du Roi, Augusta, Prince et George. Au coin des rues Augusta et Roi, il y avait l'hôtel Carlton où tout le monde allait boire de la bière.

Nous pouvions voir les batailles entre des soldats ivres et les *zoot suit*. Ces derniers, les marginaux de l'époque, portaient des chapeaux de feutre à large bord, des vestons très longs à épaules larges et des pantalons amples en haut des genoux, se rétrécissant graduellement jusqu'à la cheville. Leurs chemises de couleur contrastaient avec celle de leurs costumes et ils portaient des cravates flamboyantes. De longues chaînes de poche pendaient de leur veston. On disait qu'au bout de ces chaînes il y avait un couteau. Ce costume était l'opposé de l'uniforme kaki moulant de nos militaires.

Parfois, lors de campagnes des « bons » de la victoire (Victory Bonds), les soldats simulaient des invasions, dans la rue Augusta. Quand l'exercice commençait, ma mère nous cachait dans le garde-robe du salon. De là, on entendait les coups de canon tirés à blanc par l'artillerie sur la place du Marché. L'odeur âcre de la poudre à canon envahissait la rue Augusta et nous rejoignait jusque dans le garde-robe.

À la fin de la guerre, en 1945, Sorel Industries cessa de produire du matériel pour l'armée. Marine Industries cessa de construire des bateaux et les pensionnaires de ma mère retournèrent dans leurs patelins.

Mon père se retrouva au chômage jusqu'à ce qu'il trouve un emploi de commis au magasin de matériaux de construction, Sorel Mill and Builder's Supplies. Cette entreprise appartenait à Lucien Lachapelle, un entrepreneur qui avait fait son cours commercial avec mon père, au collège Mont-Saint-Bernard.



En 1949-1950, mon père ouvrit un petit salon de cirage de souliers près du magasin de chapeaux de ma mère. Mon frère Roméo et moi sommes alors devenus des cireurs de souliers. Nous nettoyions d'abord les chaussures avec un nettoyant de cuir, puis nous appliquions le cirage à mains nues; nous l'étendions jusqu'au talon avec la paume de la main, puis nous tapotions la pointe de la chaussure de façon rythmée au son de la populaire chanson américaine de l'époque *Chattanooga Shoe Shine Boy*. Nous terminions le tout en appliquant du vernis sur le rebord de la semelle. Nous remettions 15 sous à notre père: les clients nous en donnaient habituellement 25 en disant «*keep the change*» (gardez la monnaie).

## L'ÉCOLE

En septembre 1938, j'avais 4 ans, j'étais trop jeune pour entrer à l'école publique, mais ma mère croyait qu'il était temps que je commence à m'instruire. Elle m'inscrivit à l'école privée de M<sup>me</sup> Hermina DeGuise, située non loin de notre logement de la rue Élisabeth. En plus de tout ce que l'on doit apprendre en commençant l'école, c'est là que j'ai appris les rudiments de la langue anglaise. Puis, en 1940, je fis mon entrée au Collège du Sacré-Cœur, dirigé par les frères de la Charité. J'y appris à jouer du saxophone soprano et fis partie de la fanfare du collège.

Je servais la messe à l'église Saint-Pierre. Ça me donnait 10 sous chaque matin.

Le samedi matin, je partais m'installer, avec ma petite voiture à quatre roues, en face du marché et, comme plusieurs garçons de mon âge, transportais les emplettes des ménagères jusque chez elles, pour 5 sous du voyage.

C'est au théâtre Eden situé au-dessus du marché que nous allions voir des films de cowboys. Le prix d'entrée était de 25 sous (cinq voyages d'emplettes, le samedi matin). Je me souviens qu'un jour ma mère m'a donné 25 sous pour aller au cinéma, à la

condition que j'aie me faire arracher une dent chez le dentiste Pichette, notre voisin.

Je me suis joint à la troupe de scouts de la paroisse Saint-Pierre. J'ai eu le privilège d'aller camper pendant 15 jours au lac Matambin, près de Saint-Damien-de-Brandon, puis, l'année suivante, au bord du lac Brome, à Knowlton, dans les Cantons-de-l'Est.

Nous avons creusé un rigolet trop peu profond autour de la tente, installée sur une pente de la montagne. C'est à cause de cette négligence que nous avons tous été mouillés, le premier orage venu.

Ma mère, qui avait goûté à l'argent pendant la guerre, décida d'ajouter au salaire de mon père en achetant un magasin de chapeaux pour dames, appelé Chez Jeanne, rue Augusta, juste en face de notre logement. Marie-Louise allait mettre son nom sur la carte de la ville de Sorel. Elle avait porté des chapeaux, mais elle n'en avait jamais fabriqué un seul et ne connaissait rien aux affaires. Elle n'avait terminé qu'une 3<sup>e</sup> année, puisque, en 1918, la maîtresse d'école de Sainte-Anne-de-Sorel était morte de la grippe espagnole et n'avait pas été remplacée.

Tout le monde devait aller à la messe le dimanche et les jours de fête. Les hommes enlevaient leur couvre-chef en entrant à l'église, mais les femmes devaient porter un chapeau pour entrer. Le commerce des chapeaux avait ses saisons. À l'automne, des chapeaux de feutre; en hiver, des chapeaux de fourrure; au printemps et en été, des chapeaux de paille. Marie-Louise se mit à faire des chapeaux pour chacune des saisons. Elle avait acheté un moule chauffant de la forme d'une tête sur lequel elle pétrissait les feutres ou moulait la paille pour en faire des bibis. Les femmes en raffolaient.

Je me souviens d'avoir livré des chapeaux à 22 h, un 24 décembre, pour que les femmes puissent les porter à la messe de minuit.

## CHAPITRE 2

# Les années de collège

## L'étude

Le silence était de rigueur dans la grande salle d'étude où circulait un surveillant qui regardait ce que nous lisions et qui nous imposait des minutes de silence à purger pendant la récréation s'il nous prenait à parler à notre voisin. Nous devions lui remettre un billet signé par le surveillant de récréation indiquant le moment et la fin de nos minutes de silence.

Chaque classe avait son titulaire. En Éléments latins, on reprenait à peu près tout ce que nous avons appris jusqu'en septième année à l'école primaire. Les règles de grammaire française côtoyaient celles de la grammaire latine. Les déclinaisons du mot féminin *rosa* et du verbe *amare* résonnent encore à mon oreille, comme un mantra. Les thèmes latins consistaient en la traduction du français au latin et les versions latines, en la traduction du latin au français.

En Syntaxe, c'était l'étude du grec, en commençant par l'alphabet et la grammaire. Je ne me souviens pas avoir fait de traductions du français au grec, mais il me revient à la mémoire d'avoir peiné à traduire du grec au français. En fait, l'apprentissage de ces deux langues mortes était un exercice d'analyse que je trouvais futile, mais que j'ai trouvé utile par la suite. L'étude du latin et du grec nous faisait mieux comprendre le français et nous familiarisait avec les racines de plusieurs mots du vocabulaire français.

Les lectures imposées nous firent connaître les grands classiques français du XVII<sup>e</sup> siècle, dont Racine, Corneille et Molière. Puis, ce furent Victor Hugo, Péguy et d'autres encore. Mais pas André Gide : il était à l'Index pour une raison que nous ne connaissons pas, puisque nous n'avions pas le droit de le lire.

Parallèlement, nous apprenions les mathématiques, l'algèbre, la chimie et la physique. Je me souviens encore du théorème de Pythagore : « Dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. » On n'avait

qu'à extraire la racine carrée de la somme des deux côtés pour trouver la longueur de l'hypoténuse.

## Fumer en réaction à l'injustice

C'est en Méthode (3<sup>e</sup> année) que j'ai commencé à fumer.

Le directeur des élèves, l'abbé Samuel Lemoine, me fit venir un jour à son bureau. Il m'accusa d'avoir fumé. Je n'avais pas fumé. Il me serra le bras de sa main de fils de cultivateur de Saint-Robert. J'eus les empreintes de son pouce pendant plusieurs jours sous la forme d'un bleu sur mon bras. Le lendemain, je fumais ma première cigarette en me jurant qu'il ne me prendrait pas. Je fumais dans la crypte du séminaire ou dans la salle académique. Ce ne sera qu'à l'été de 1975 que je déciderai de ne plus fumer.

Après la Rhétorique, on passait un examen qu'on appelait baccalauréat. C'était en fait un examen d'entrée pour l'université.

Les deux dernières années du cours classique étaient, en effet, les deux premières années d'université. Grâce à une affiliation, le petit séminaire de Saint-Hyacinthe dispensait l'enseignement nécessaire à l'obtention du baccalauréat ès arts, décerné, après examen, par l'Université de Montréal.

Pendant mon séjour au séminaire, le hockey était le sport le plus populaire. En Philo II, j'étais joueur de défense et capitaine de l'équipe de hockey senior du séminaire qui jouait dans une ligue intercollégiale informelle.

C'était considéré comme un privilège d'arroser les trois patinoires du séminaire après l'étude du soir. Cette tâche nous méritait le droit d'écouter la partie de hockey des Canadiens de Montréal décrite par Michel Normandin, au poste CKAC.

Mes parents n'étaient pas fortunés, mais ma mère était orgueilleuse et indépendante d'esprit. Elle voulait que ses enfants soient instruits. Elle nous voyait avocats, notaires ou médecins.

La paroisse Saint-Pierre-de-Sorel fait partie du diocèse de Saint-Hyacinthe. Comme toutes les autres paroisses, elle fournissait la clientèle du petit séminaire diocésain. Le curé, Jean-Baptiste Nadeau, de la paroisse Saint-Pierre, participait au financement du séminaire et aidait les parents insuffisamment fortunés à y envoyer un fils pendant les huit ans que durait le cours classique. Il choisissait les candidats en fonction du potentiel sacerdotal de l'enfant ou de la capacité de payer des parents, ou des deux à la fois.

## LE SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE (1947)

En septembre 1947, je fis mon entrée au séminaire de Saint-Hyacinthe. J'avais 13 ans. J'allais y demeurer pensionnaire jusqu'à l'âge de 21 ans.

Les années du cours classique s'appelaient, dans l'ordre: Éléments latins, Syntaxe, Méthode, Versification, Belles-Lettres, Rhétorique, Philosophie I et Philosophie II.

La vie de pensionnaire était une vie communautaire où l'ordre et la discipline étaient stricts. Dès le début de l'année scolaire, on nous assignait un carré numéroté de 45 centimètres sur 45, sur le plancher en terrazzo de la mezzanine de la salle de récréation, un casier de métal pour nos vêtements et autres affaires personnelles dans la salle de récréation, une place à la chapelle, un pupitre

dans la salle d'étude, une place au réfectoire et un lit dans l'un des trois dortoirs de l'institution. Les plus jeunes occupaient le dortoir du haut et descendaient graduellement avec l'ancienneté.

C'est sur notre petit carré que nous nous mettions à genoux pour réciter le chapelet chaque jour.

Quand nous nous déplaçons à l'intérieur, c'était les uns à la suite des autres. Les élèves d'Éléments latins partaient les premiers, en ordre alphabétique, les élèves de deuxième année de Philosophie fermaient la marche, dans le même ordre.

Entre la salle de récréation, la chapelle et le réfectoire, nous marchions en silence, en colonnes, sur deux lignes noires tracées de chaque côté du corridor au plancher de terrazzo gris.

Dans la chapelle de style gothique, immense et magnifique, les petits occupaient les bancs à l'avant, les plus grands, ceux de l'arrière.

Nous couchions dans un dortoir de plus de 100 lits, espacés les uns des autres par la largeur d'une étroite table de chevet. Nos effets personnels étaient rangés dans une malle au pied du lit.

Nous avons chacun notre lavabo et l'horaire hebdomadaire des douches était précis, il ne fallait pas manquer son tour.

Un affreux tintement de cloche nous sortait du sommeil à 5 h 40.

La journée s'égrenait ainsi : étude, messe, déjeuner, classe, récréation, étude, dîner, récréation, classe, récréation, étude, souper, récréation, chapelet, étude, dortoir, coucher. À 21 h 30, les lumières s'éteignaient.

Nous recommençons la même routine chaque jour, sauf que nous étions en congé jusqu'à 16 h, après le dîner, les mardis, jeudis et samedis.

Le dimanche, nous assistions à une messe basse avec communion et à une grand-messe avec sermon (souvent prononcé par le père recruteur d'une communauté religieuse), puis c'était congé jusqu'à 16 h. Nous suivions les vêpres avant de retourner dans la salle d'étude que nous quittions à 17 h 30 pour assister au salut à l'ostensoir, avant le souper.

« Un regard sur les événements passés nous révèle que le Québec d'aujourd'hui revit des bouleversements collectifs semblables. »

**Depuis Expo 67 où il était en charge des relations de travail,**

Jean Cournoyer a continuellement été sous les feux des médias : comme ministre dans deux gouvernements aux vues opposées, animateur, critique de l'actualité, maire d'une importante banlieue anglophone de Montréal et, plus récemment, auteur d'un dictionnaire des noms propres du Québec. Il est toujours là où la polémique fait rage. Au fil de cette carrière plus que remplie, l'homme a toujours fait preuve de constance dans sa volonté de former, informer et réformer. Quarante ans après avoir apaisé la révolte des policiers provinciaux et des pompiers de Montréal, il continue de prêcher la modération, de combattre les excès et les dérives avec son verbe populaire et son bon sens. Outre cette vie publique foisonnante, Jean Cournoyer nous ouvre ici les portes de son enfance, de sa vie de pensionnaire au collègue et de ses amours. Il relate aussi ses rencontres mémorables avec le premier ministre Maurice Duplessis et avec Fidel Castro. Enfin, nous découvrons ce qui s'est réellement passé dans le cabinet du ministre, au cœur des grands dossiers qu'il a pilotés et qui ont façonné l'histoire du Québec moderne.